

face, le cou, quelquefois, quand il s'agit de sujets qui marchent pieds nus et travaillent la chemise entr'ouverte, sur le dos des pieds et la région sternale, on doit avoir soin de faire garantir ces régions, chez les sujets qui sont prédisposés à la pellagre ou qui en ont déjà subi une ou plusieurs atteintes antérieures, en leur faisant porter, quand ils s'exposent au soleil, des gants de fil, des chapeaux à larges bords, des chaussures convenables, un costume ample et léger qui protège exactement tout le corps.

Ces précautions s'imposent, avec plus d'urgence que jamais, au commencement du printemps, époque de l'année où le spectre solaire est particulièrement riche en rayons chimiques.

Le traitement proprement dit de la pellagre comprend : le traitement local des lésions cutanées qui constituent le symptôme fondamental de la maladie, et le traitement des principales manifestations viscérales et générales qui d'ordinaire l'accompagnent.

TRAITEMENT LOCAL. — On traite l'érythème pellagreu, quand il est récent et aigu, par les émoullients, par les applications, matin et soir, de cataplasmes de fécule, ou des enveloppements des parties malades avec des compresses de linge fin ou de tarlatane débarrassées de leur apprêt par l'eau bouillante et imprégnées d'eau amidonnée, d'eau de guimauve ou d'eau de sureau.

Dans les intervalles de ces applications, on recouvre les régions atteintes soit avec de la vaseline additionnée d'un cinquième à un trentième d'oxyde de zinc, soit avec du glycérolé d'amidon ou de l'axonge benzoïnée du Codex, ou même, simplement, avec de la vaseline pure, de bonne qualité, ou de l'axonge bien fraîche.

Le liniment oléo-calcaire est un topique excellent, utile surtout au moment des poussées d'érythrodermite les plus violentes, dont le processus est tout à fait comparable à celui des brûlures.

Quand il y a formation de phlyctènes, on ouvre, après un nettoyage minutieux des téguments, les soulèvements épidermiques dans les points déclives, avec un instrument piquant ou avec des ciseaux préalablement flambés, et l'on enveloppe le tout d'un pansement ouaté aseptique, qui reste en place jusqu'à la dessiccation.

Les lésions cutanées chroniques avec sclérose atrophique du derme et du tissu cellulaire sous-jacent, telles qu'on les observe sur les vieux pellagreu, sont trop invétérées pour être susceptibles de régression. Elles n'exigent que des onctions avec les corps gras, avec la vaseline, avec l'huile d'amandes douces ou l'huile de camomille, destinées à assouplir les parties malades et à atténuer la sensation de tension et de constriction dont elles sont le siège.

Quelle que soit la période de la maladie et, à moins d'infection secondaire, il y a contre-indication formelle à l'emploi des antisept-

tiques. Ces substances exagèrent presque toujours la dermite et exposent à des accidents de sphacèle, à cause de la vitalité toujours si compromise des tissus pellagreu.

Traitement général. — Il est à peine besoin d'insister sur l'utilité du traitement général dans la pellagre. Il consiste surtout à procurer aux malades le repos et une alimentation aussi substantielle que possible, à laquelle on adjoint quelques toniques, tels que les glycéro-phosphates, les sirops iodo-tanniques. Rarement l'estomac et l'intestin sont en état de tolérer les préparations martiales, arsenicales, ou les composés de strychnine.

TROUBLES DIGESTIFS. — Les troubles digestifs sont à peu près constants. Presque tous les pellagreu souffrent de pyrosis, de flatulence que l'on combat au moyen des alcalins et par la suppression de tout ce qui peut être une cause d'irritation gastrique : le vin pur, l'alcool, les aliments épicés, les boissons trop chaudes ou trop froides.

Comme la plupart des cachectiques, un certain nombre d'entre eux sont sujets à des crises de vomissements et de diarrhée. Quelquefois même ces symptômes s'installent d'une façon à peu près permanente.

Les boissons glacées prises à petites doses, l'eau chloroformée étendue d'une partie d'eau de fleur d'oranger et d'une partie d'eau, la potion de Rivière, les opiacés, les potions mentholées servent à combattre les vomissements. Dans les formes graves et tenaces, on obtient assez souvent des rémissions importantes en pratiquant une série de lavages de l'estomac.

La diarrhée est surtout justiciable du régime des œufs et du lait bouilli additionné d'une à deux cuillerées d'eau de chaux par verre, et du traitement par le sous-nitrate de bismuth, le salicylate de bismuth, le bétol, le benzo-naphtol, le tanin que l'on donne dans du pain azyme, en cachets ou en suspension dans une potion gommeuse, à la dose de plusieurs grammes, dans les vingt-quatre heures, répartis par fractions égales, toutes les heures et demie ou toutes les deux heures.

Dans les formes graves, on pourra essayer de donner, dilués dans du lait, 60 à 100 grammes de poudre de talc, suivant la méthode préconisée par M. Debove, pour la diarrhée des phthisiques.

C'est seulement après l'échec des autres médications que l'on est en droit de recourir à la médication opiacée sous l'une des modalités suivantes : électuaire de diascordium, 4 à 5 grammes, en cinq ou six bols associés à autant de sous-nitrate de bismuth; élixir parégorique, 6 à 10 grammes, dans une potion renfermant 20 à 30 grammes de sirop de coings, 10 grammes d'eau de fleur d'oranger et 90 grammes

d'eau distillée; extrait thébaïque en pilules dosées à 1 centigramme et données jusqu'à concurrence de sept ou huit dans les vingt-quatre heures.

Ces différentes préparations opiacées sont particulièrement utiles dans les crises diarrhéiques aiguës ou au moment des paroxysmes.

Il est dangereux de les donner pendant plus de quelques jours.

TROUBLES PSYCHIQUES. — Les troubles mentaux que présentent souvent certains pellagres nécessitent, dans un grand nombre de cas, l'internement dans un asile d'aliénés. Quelques malades ont des périodes d'excitation contre lesquelles on emploie depuis longtemps, avec assez de succès, la *balnéation tiède*. Mais les manifestations mentales dominantes sont d'ordre mélancolique. Il n'est pas douteux que les méthodes récemment inaugurées, qui consistent à tenir les malades au lit d'une façon systématique, ne donnent, dans le cas particulier, des résultats satisfaisants, si l'on songe que la pellagre s'attaque le plus souvent à des sujets cachectisés par la misère et exténués par des travaux pénibles.

Les auteurs qui se sont occupés spécialement des manifestations cérébrales dans la pellagre insistent tous sur la tendance au suicide que présentent les pellagres, surtout au suicide par submersion. Il s'ensuit que l'on doit toujours exercer sur ces malades une *surveillance* très étroite. On les trouve parfois noyés dans une quantité d'eau minime, une mare, un simple ruisseau où l'on soupçonnerait difficilement *a priori* qu'un homme pût se donner la mort.

Quand la pellagre est symptomatique de la tuberculose, de l'alcoolisme, du mal de Bright, etc., l'œuvre du médecin consiste souvent à appliquer le plus rigoureusement possible le traitement de la maladie primitive.

Incurable lorsqu'elle est ancienne et qu'elle survient sur un malade profondément cachectique, la pellagre guérit lorsqu'elle est relativement récente et développée sur un sujet débilité seulement momentanément par la misère et le surmenage.

E. PHULPIN.

OBESITÉ

De tout temps, l'embonpoint poussé à l'excès a été, pour ceux qui en sont victimes, une source de préoccupations plus ou moins vives qui les ont poussés à demander à l'art médical les moyens de

l'atténuer ou de le faire disparaître. On trouve déjà en germe dans les livres hippocratiques les principes fondamentaux qui dominent la cure de l'obésité. Expressément, le père de la médecine indique les bons effets de l'exercice à jeun et recommande de réduire l'alimentation à un repas unique et gras. Galien proclame les vertus des bains chauds salés. Arétée donne la préférence aux bains de mer froids, auxquels il associe les frictions sèches, donnant ainsi la première application du massage au traitement de l'obésité.

Il faut arriver au dix-septième et au dix-huitième siècle pour rencontrer sur la matière des études d'ensemble, qui représentent plutôt des dissertations théoriques et spéculatives, encore dépourvues de conclusions réellement pratiques. Plus multipliés et plus copieux se font les travaux au commencement du dix-neuvième siècle, surtout en France et en Italie. Mais il n'y a guère qu'une quarantaine d'années que, grâce aux progrès de la chimie biologique, la thérapeutique de l'obésité a manifesté une tendance générale à se dégager graduellement de l'empirisme pur, pour se développer sur un terrain quelque peu scientifique. Dans cet ordre d'idées, les premières tentatives heureuses et retentissantes consistent en régimes alimentaires plus ou moins rigoureux, dont l'application fut suivie de succès assez remarquables pour leur attirer une renommée plus ou moins justifiée. C'est ainsi qu'en France, Dancel, médecin militaire, édifica, vers 1850, à l'usage des obèses, un premier canon alimentaire, qui a gardé son nom et demeure encore classique. Plus tard, en 1863, un Anglais, William Banting, entrepreneur de pompes funèbres, fut soumis par Harvey, son médecin, pour combattre une polysarcie rebelle, à un régime diététique qui lui fut si salutaire qu'il en proclama de toutes parts les vertus, à tel point que lui resta attaché pour la postérité le nom du malade qui en bénéficia, au lieu de celui du médecin qui le préconisa.

Plus près de nous, Ebstein, Certeel, Schweningen ont édifié une série de canons alimentaires, qui portent respectivement leur nom. La forme de chacun d'eux offre des variantes plus ou moins importantes, quoique, dans le fond, ils se montrent, à l'analyse, fondés sur des principes à peu près constants, qui rendent compte des succès qu'ils donnent en pratique.

En France, parmi ceux qui, dans ces dernières années, ont émis des vues personnelles sur la matière, il convient de rappeler surtout les noms de Dujardin-Beaumetz, de Germain Séc, de M. Bouchard, de M. Debove, de MM. Proust et Mathieu¹. Les récents articles de

1. PROUST et A. MATHIEU, *Hygiène de l'obèse*. — A. MATHIEU, *Hygiène alimentaire*. Traitement de l'obésité (in *Traité de thérapeutique appliquée* d'Albert Robin).